

Des Juifs et des arbres

Les Juifs auraient-ils un problème avec la nature ? Ne l'auraient-ils retrouvée qu'avec l'émergence du sionisme et le retour à la « terre » qu'il a prôné ? Une plongée dans l'histoire longue oblige à nuancer ce tableau.

Par Jean-Christophe Attias

Tout a commencé dans un Jardin, avec cet arbre de la connaissance du bien et du mal que Dieu a interdit à Adam de consommer, mais dont Ève, séduite par le serpent, et Adam, convaincu par Ève, ont mangé tout de même¹. Et tout finira sous un arbre, aux jours du Messie, temps de paix universelle et de triomphe du bien, quand « *chacun demeurera sous sa vigne et sous son figuier, sans que personne vienne l'inquiéter* »². Entre ce commencement imaginaire et cette fin qui ne l'est pas moins, il y a l'histoire. Celle des Juifs. Une histoire sans jardin et sans arbres ?

C'est du moins ce que croient encore certains esprits mal informés. Il y aurait eu, entre les Juifs et la nature, comme un divorce. Ce divorce, R. Jacob, au ¹¹e siècle, semble le confirmer, et le recommander : « *Celui qui s'en va en chemin, méditant la Loi, et interrompt son étude pour dire : "Que cet arbre est beau ! et que ce champ est beau !" , on le lui compte comme s'il avait mis sa vie [ou : son âme] en danger* »³. » Entre la nature et la Loi, entre l'exaltation des splendeurs du monde et l'étude exigeante de la Torah, le choix est fait.

Que n'a-t-on dit et répété sur les Juifs et leur rapport à la nature ! Trop urbains pour être honnêtes. Trop longtemps cloîtrés dans leurs ghettos, chétifs, pâles, courbés sur leurs vieux grimoires, plus familiers du ciel des idées et de la mer du Talmud que du ciel et de la mer créés par leur Dieu tout-puissant. Jusqu'à ce que le sionisme enfin les rédime, les muscle, les hâle, et les



L'AUTEUR
Directeur d'études à l'École pratique des hautes études (Université PSL), titulaire de la chaire de Pensée juive médiévale (v^e-xvii^e siècle), Jean-Christophe Attias est lauréat du prix Goncourt de la biographie pour son *Moïse fragile* (Alma, 2015). Il vient de publier *Dieu n'a pas créé la nature* (Cerf, 2023).

ramène à la terre, jusqu'à ce que la nature enfin reconquise chasse le faux naturel dont une histoire aberrante, faite de dispersion et de déracinement, de confinement volontaire ou contraint, les avait accablés.

Les choses sont moins simples. Le Juif citadin coupé de la nature, qui n'a jamais vu le soleil ? Moins une réalité sociologique qu'une figure fabriquée, destinée à susciter le rejet, et devant presque autant aux sionistes eux-mêmes qu'aux antisémites. La nature exaltée par le discours des premiers est d'ailleurs tout sauf « naturelle » : rien n'a plus hardiment remodelé les paysages de Palestine que l'œuvre des premiers colons juifs et de leurs successeurs.

Le bonheur biblique : un bonheur agricole

Rien n'est simple en fait dans cette histoire. Si l'on en croit le récit scripturaire des commencements, la Torah est révélée et le judaïsme naît sur une montagne, le Sinaï, au milieu du désert, après que les Hébreux, esclaves bâtisseurs de Pithom et de Ramsès, ont quitté l'Égypte et traversé la mer à pied sec. Ce qui suit est l'errance de tout un peuple vers une terre, ruisselant de lait et de miel et aux fruits merveilleux, qui lui est promise et qu'il devra conquérir.

Le bonheur biblique est un bonheur agricole, dont le sommet est atteint à la période idéale de la souveraineté du peuple sur son sol, sous le règne de Salomon : « *Juda et Israël étaient nombreux comme des grains de sable de l'Océan ; on mangeait, on buvait et on était tout à la joie* »⁴. Le malheur est, inversement, de bâtir des maisons qu'on n'habitera pas, de planter des vignes dont on ne boira pas le vin. Le châtement du péché, de la transgression de la Loi, est à la fois l'Exil et la ruine de la terre : la campagne fertile devient aride, les villes sont dévorées par le feu de la colère divine, tout le pays devient une solitude.

Quant aux espoirs de restauration, que seuls rendront possibles le repentir et le retour à la Loi, c'est encore en termes agricoles que les ►►►

Décryptage

C'est en analysant l'exégèse que les penseurs médiévaux ont produite de certains textes bibliques et rabbiniques fondateurs que Jean-Christophe Attias éclaire la manière dont le judaïsme a pensé le lien entre « la nature et l'homme » et, plus particulièrement ici, entre l'homme et l'arbre. Il montre aussi comment cette pensée juive – où loi révélée et loi de la nature, toutes deux d'origine divine, sont étroitement articulées – justifie ou influence des actions politiques jusqu'à aujourd'hui.



L'arbre et la vie En 1937, de jeunes enfants juifs faisant une ronde, Palestine. En raison du climat sec et aride et de l'importance du pâturage, le territoire est alors très peu boisé.



Sept branches Sur cette enluminure de la bible de la Cervara, conservée à la Bibliothèque nationale du Portugal, vers 1300, une menora encadrée de deux oliviers.

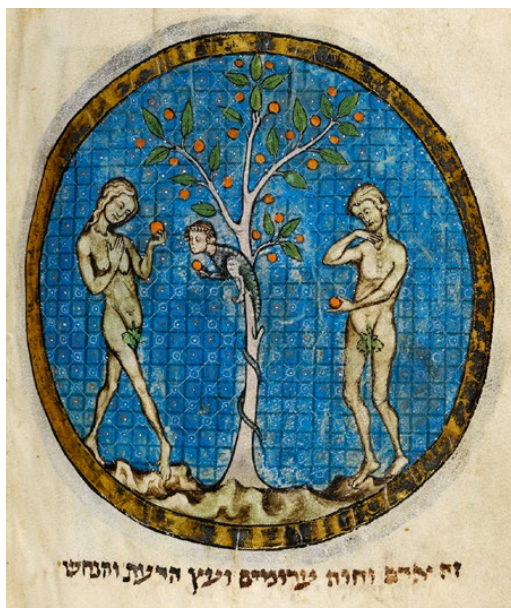


Grappes

Un palmier et du raisin sont représentés sur cette monnaie datant de la deuxième révolte juive contre Rome, conduite par Bar-Kokhba en 132-135.

Fruit défendu

Adam, Ève, le serpent et l'arbre de la connaissance du bien et du mal (nord de la France, vers 1280).



Sous le feuillage Enluminure d'une haggadah, le rituel lu autour de la table familiale les deux premiers jours de la Pâque.

►►► prophètes les expriment : le laboureur se rencontrera avec le moissonneur, celui qui foule le raisin avec celui qui répand les semences, les montagnes ruisselleront du jus de la vigne, les collines feront couler du lait et tous les ruisseaux de Juda seront pleins d'eau⁵.

Les grandes fêtes, dites « de pèlerinage », du calendrier juif, qui impliquaient, lorsque le Temple était encore debout, un pèlerinage à Jérusalem, ont aujourd'hui encore gardé leurs deux visages, l'un « historique », commémoratif, et l'autre « naturel », saisonnier. La Pâque commémore l'Exode, la sortie de l'esclavage, mais célèbre aussi le printemps, la maturation de l'orge en Terre sainte. Quarante-neuf jours plus tard, la fête « des Semaines » évoque la rencontre de Moïse et de Dieu au Sinai et le don de la Loi, mais elle était

La Pâque commémore l'Exode, mais célèbre aussi le printemps, la maturation de l'orge en Terre sainte

aussi l'occasion, autrefois, d'une présentation au sanctuaire des premiers fruits de la saison. La fête « des Cabanes », enfin, rappelle la précarité de l'existence d'Israël au long des quarante années de sa traversée du désert, mais c'est aussi la fête des récoltes et du début de l'automne.

Telle qu'elle se forme dans la Bible, et telle qu'en débattrent les Sages cités dans les grands corpus de la Tradition orale (Mishnah, Talmud, etc.), la Loi est tout occupée de la nature. Rien ne le manifeste mieux que ses dispositions agricoles innombrables, exigeantes, qui rappellent la portée et déterminent les modalités du rapport d'Israël à sa Terre. Elles ne cesseront d'être étudiées dans l'Exil et jusque dans les ghettos les plus obscurs.

Il y eut en outre toujours, en Diaspora, des Juifs des champs et des villages. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, en Champagne, au XI^e-XII^e siècle, certains vivent de leurs vignes et de leurs jardins. Et si, au XIII^e siècle, dans la France du Nord, ils sont peu à peu confinés dans un nombre limité d'occupations, tel, notamment, le prêt à intérêt, dans le Languedoc, on les trouve en revanche encore dans le commerce des céréales ou la culture du sol, ils tiennent à fief des terres et des maisons. Ce n'est que peu à peu, souvent sous la contrainte, que les Juifs deviennent des urbains, sont éloignés d'activités en lien avec la terre, voire enfermés dans des quartiers à eux.

Le rapport des Juifs à la nature qui finit par s'instaurer est doublement décalé. Dans l'espace, d'abord : c'est un rapport à une nature lointaine, mythifiée, celle de la « Terre d'Israël », où nul n'est allé. Dans le temps, ensuite : où que l'on vive, ce sont toujours les saisons de cette Terre-là que l'on

célèbre. La construction de ce rapport est complexe et dépendante du lieu, du contexte, du degré d'observance par le groupe des pratiques ancestrales. Elle est aussi très politique et révélatrice de rapports de force : elle dit la place que je veux occuper dans le monde, ou que d'autres me contraignent d'y occuper.

Destruction de guerre

De cette dimension politique et des contraintes du réel le plus concret les penseurs juifs anciens et médiévaux n'ont cessé d'être conscients. Sans État, sans armée, ils ne faisaient pas la guerre.

Notes

1. Voir Genèse, III.
2. Michée, IV, 4.
3. Mishnah, Avot, III, 7.
4. I Rois, IV, 20.
5. Sophonie, I, 13 ; Jérémie, IV, 26-27 ; Amos, IX, 13 ; Joël, IV, 18.

Mais ils la voyaient faire autour d'eux. Et ils avaient la Bible, réservoir d'expériences de pouvoir et de conflits qu'il leur fallait commenter. De leur attention à des problématiques qui auraient pu paraître étrangères à leur monde témoigne ainsi le débat qu'ils consacrèrent au statut légal de l'arbre, et notamment à un passage du Deutéronome qui paraît protéger l'arbre fruitier de toute destruction délibérée dans le contexte d'un affrontement militaire.

La Loi se plie en fait aux impératifs du réel, aux nécessités de la guerre. Il sera ainsi facile d'opposer aux règles restrictives énoncées par ▶▶▶

Abattre un arbre fruitier ?

En Deutéronome XX, 19-20, on lit ceci : « *Quand tu assiégerez une ville, pour la combattre et pour la prendre, tu ne détruiras pas ses arbres en levant sur eux la cognée, car c'est d'eux que tu te nourriras, tu ne les abattras pas [...]. Seul l'arbre dont tu sais qu'il n'est pas un arbre pour manger, tu le détruiras, tu l'abattras, et tu construiras un siège sur la ville qui fait avec toi la guerre, jusqu'à ce qu'elle tombe.* »

Tout semble limpide. Lorsque le fer qui tue les hommes menace le bois vivant, la règle est simple : l'arbre fruitier est protégé ; celui dont on ne peut se nourrir peut, lui, être abattu, et son bois employé aux travaux du siège. Ce n'est pas l'arbre, en tant qu'être vivant, qui est épargné. Jouissant d'un statut proche de celui des femmes, des enfants, du bétail et du butin qu'on trouvera dans la ville, il n'est donc pas détruit. Mais seulement s'il peut nourrir les conquérants. L'arbre fruitier est sauf. Lui seul.

Pourtant, un court et obscur fragment du passage du Deutéronome que l'on vient de citer, la fin du verset 19, difficilement traduisible, a été longuement débattu. Deux mots y sont étroitement associés : *adam* (« homme ») et *'ets* (« arbre »). Entre l'expression d'un devoir, celui d'épargner l'arbre fruitier, et l'expression d'une possibilité toujours ouverte, celle de sacrifier tous les autres arbres, il est en effet écrit ceci : « *Ki ha-adam 'ets ha-sadé lavo mi-paneikha ba-matsor.* »

Ce peut être une question. On en traduira alors ainsi les premiers mots : « *Est-il en effet un homme, l'arbre des champs... ?* » (*Ki ha-adam 'ets ha-sadé*). Et l'on comprendra : serait-il donc un homme, l'arbre des champs, « *pour se retirer dans la ville assiégée devant toi* » (*lavo mi-paneikha ba-matsor*) et endurer les peines de la faim et de la soif comme les habitants de la ville ? Pourquoi le détruiriez-vous ? Question rhétorique

à laquelle on ne saurait répondre que par non. Non, l'arbre des champs n'est pas un homme, il n'est pas un combattant, il n'est pas votre ennemi, il ne vous fuira pas ni ne rejoindra les assiégés dans la ville. Pourquoi vous en prendriez-vous à lui ? D'autant plus s'il vous offre de quoi vous nourrir, pendant le siège et après la victoire, ainsi que le souligne l'exégète champenois Rashi (XI^e siècle).

Lier le sort des arbres à leur utilité

D'autres commentateurs comprennent exactement l'inverse. Tout arbre, même fruitier, peut, dans les circonstances particulières du combat, devenir le complice objec-

tif de votre adversaire. Et ce passage obscur ne vise qu'à restreindre le champ d'application du principe qui vient d'être édicté. Non, vous ne détruirez pas l'arbre fruitier, vous ne l'abattrez pas – sauf dans un cas. S'il est proche des murs de la ville que vous assiégez et que puissent s'y cacher des hommes cherchant « *à vous échapper et à rejoindre la ville assiégée* » (*lavo mi-paneikha ba-matsor*), cet arbre-là, même s'il porte des fruits, vous l'abattrez – ainsi que le suggère Rashbam, petit-fils du



■ Un Palestinien inspecte des oliviers gravement endommagés par l'armée israélienne (Cisjordanie, 25 avril 2018).

commentateur précédent (XII^e siècle).

Aucune de ces deux lectures n'est pleinement satisfaisante. Toutes deux brutalisent le texte. Elles ont en commun de lier, en temps de guerre, le sort des arbres à leur utilité ou à l'utilisation que l'ennemi pourrait en faire. On pourra même n'y voir que l'incitation à suivre un ordre de priorité. A-t-on besoin de bois pour le siège ? On commencera par abattre les arbres stériles. A-t-on besoin de plus de bois encore ? On s'attaquera aux arbres fruitiers. C'est ce que suggère d'ailleurs Moïse Nahmanide (Espagne et Terre sainte, XIII^e siècle).

J.-C. Attias

►►► le Deutéronome et ses commentateurs un épisode de l'histoire biblique qui semble les avoir rendues nulles et non avenues. Ainsi, lorsque les rois de Juda, d'Israël et d'Édom affrontent Moab, nation honnie entre toutes, que leur dit le prophète Élisée, à part leur annoncer la victoire ? Exactement le contraire de ce qu'on lit dans le Deutéronome : « *Vous détruirez toute ville forte, toute ville de marque ; vous abattrez tout arbre fruitier* [litt. « tout arbre bon », à savoir « bon à manger »], *vous comblerez toute source d'eau, et toute bonne terre, vous la ruinerez en la couvrant de pierres.* »

On invoquera alors une disposition exceptionnelle. Rien n'empêche ici Dieu, par la bouche de son prophète, non seulement de suspendre la règle, mais d'en prescrire la transgression. L'épisode de la guerre contre Moab est un épisode de guerre totale. Et l'objectif visé, un désastre écologique absolu, la destruction radicale de tout un territoire : de ce que l'homme y a construit, des arbres qui y poussaient, des sources qui l'irriguaient, de la terre même que l'on y labourait. L'exception éclaire la règle. Ce que le texte du Deutéronome interdit est peut-être justement cela, et juste cela. Abattre un arbre, c'est le détruire. Mais il y a détruire et détruire. Arbre et arbre.

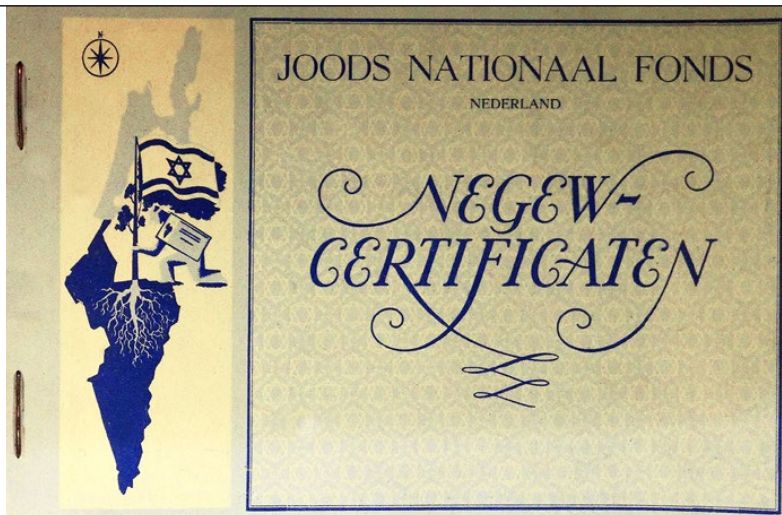
Il n'y a pas lieu de sauver, coûte que coûte, l'arbre stérile, il n'y a pas lieu de sauver, coûte que coûte, l'arbre fruitier devenu stérile. La seule chose vraiment interdite, et ce en toutes circonstances, c'est d'abattre un arbre fruitier ou de le priver de l'eau qui l'irrigue pour le faire sécher dans la seule intention de le détruire, ainsi que le rappelle Moïse Maïmonide (Espagne et Égypte, XII^e siècle).

Détruire vraiment, c'est détruire sans intention de construire. C'est détruire pour détruire, comme c'est « *l'habitude des armées* », ainsi que le rappelle Nahmanide (Espagne et Terre sainte, XIII^e siècle). Or détruire un arbre fruitier sans autre intention que de le détruire revient à le détruire deux fois. Détruire l'arbre. Et détruire les fruits qu'il aurait pu donner et qu'il ne donnera pas. De la même façon que tuer un homme, c'est aussi empêcher d'accéder à l'existence tous ceux qui auraient pu être issus de lui, et faire disparaître avec lui tout un pan d'humanité.

À cet égard, oui, peut-être l'« arbre des champs » est-il (comme) un homme. Et inversement. Ainsi l'Espagnol Abraham ibn Ezra (XI^e siècle) écrit-il : « *La vie de l'homme, c'est l'arbre des champs.* » Ou plus clairement : la vie de l'homme dépend (des fruits) de l'arbre des champs. Et donc : retirer la vie à un arbre des champs, c'est (comme) retirer la vie à un homme.

Un rituel patriotique

Il est une fête « mineure » du calendrier juif qui atteste à la fois le décalage du rapport que les Juifs en Exil ont construit avec la nature et la dimension proprement politique que les mêmes,



Reboiser et repeupler la Terre promise

Un pionnier plante un drapeau israélien, dont l'ombre figure celle d'un arbre, qui s'enracine sur une carte du territoire : voilà comment est illustré ce reçu délivré dans la première moitié du XX^e siècle à un donateur néerlandais par le Fonds national juif. Fondé à Bâle (en Suisse) en 1901 cet organisme sioniste s'occupait de l'achat des terres en Palestine. Il est connu pour avoir planté de nombreuses forêts.



Tou bi-shevat

Le 9 février 2009, des enfants israéliens plantent des arbres dans l'ouest du Néguev à l'occasion de la fête de *Tou bi-shevat*, le Nouvel An des arbres, illustrant l'entreprise de bonification des terres agricoles conquises sur le désert.

revenus sur leur Terre, n'ont pas hésité à lui conférer, ce que le vieux fonds biblique et exégétique ne pouvait que faciliter. Cette fête est le 15 du mois de *shevat*. *Tou bi-shevat*, en hébreu. Encore appelé le Nouvel An des arbres, tombé cette année 2023 le 6 février.

D'institution rabbinique, particulièrement valorisée en monde séfardite et oriental, *Tou bi-shevat* est une fête non chômée, célébrée par les Juifs où qu'ils se trouvent, mais étroitement associée à la Terre sainte et au rythme saisonnier de sa vie agricole. Bel exemple, quand c'est en Diaspora qu'elle est observée, du décalage évoqué plus haut. À ce moment de l'année, en Terre sainte, les grandes pluies sont en effet passées. C'est la fin de l'hiver, presque le printemps. En revanche, en Exil, en France par exemple, ce peut être encore le cœur de l'hiver. Les fruits qui

